

MATIN D'BREN

Marie-Michèle Cauterman
Collège de Marquette-lez-Lille

L'allusion de ce titre à *Matin Brun*¹, n'a rien, on s'en doute, d'une pure coïncidence. Écrite en 1998, au lendemain des élections régionales de 1998, la nouvelle a connu une seconde vie² entre les deux tours des élections présidentielles d'avril 2002³. C'est dire qu'au lendemain d'une autre élection, cet article assume un point de vue politique, tant il est vrai que le politique façonne le métier d'enseignant, en déterminant les conditions matérielles de son exercice, bien sûr, mais aussi par le biais des discours idéologiquement marqués qui se diffusent, s'affichent ou se distillent, et tentent de justifier les choix faits en matière d'éducation.

Voici ce qu'on lit sur la quatrième de couverture de *Matin brun* :

Charlie et son copain vivent une époque trouble, celle de la montée d'un régime politique extrême : l'État Brun.

Dans la vie, ils vont d'une façon bien ordinaire : entre bière et belote. Ni des héros, ni de purs salauds. Simplement, pour éviter les ennuis, ils détournent les yeux.

1. Franck Pavloff, *Matin brun*, Cheyne éditeur, 1998, 12 pages, 1 euro.
2. Grâce à l'initiative de Vincent Josse, journaliste de France Inter, qui en a parlé dans une émission matinale au lendemain du 1er tour. Voir le site http://fr.wikipedia.org/wiki/Matin_brun
3. Il existe également un CD, enregistré en 2002 par Radio France, avec la participation bénévole de tous les artistes. Le texte est lu par Jacques Bonnaffé et Denis Podalydès, la pochette est illustrée par Enki Bilal.

Sait-on assez où risquent de nous mener les petites lâchetés de chacun d'entre nous ?

Charlie et son copain vont d'abord euthanasier leurs animaux « non bruns », en tentant de se donner de bonnes raisons de le faire et en se laissant piéger par les discours prétendument scientifiques du gouvernement. Puis ils vont de la même manière accepter la presse unique, la censure, l'omniprésence de la milice, et s'apercevoir trop tard qu'ils auraient dû réagir.

Après tout, il était à moi mon chat, comme son chien pour Charlie, on aurait dû dire non. Résister davantage, mais comment ? Ça va si vite, il y a le boulot, les soucis de tous les jours. Les autres aussi baissent les bras pour être un peu tranquilles, non ?

Depuis lors, la nouvelle est utilisée comme support d'enseignement, notamment en 3^e de collège, lorsqu'on étudie la montée du nazisme et les régimes totalitaires du XX^e siècle. Consécration, mais sans doute aussi, en même temps, risque de minoration du danger : *Matin brun*, c'était au temps d'Hitler, c'était avant, ailleurs, chez les autres.

Seulement voilà, *Matin brun*, c'est aujourd'hui, ici, dans nos établissements :

- quand un matin de juin 2007, un chef d'établissement, sous couvert de transparence, abreuve de chiffres et de graphiques un auditoire légitimement inquiet de la diminution des effectifs et des pertes de postes, et tient un discours ambigu qui « explique » les décisions rectorales et ministérielles ;
- quand, faisant écho à la critique du collège unique, un chef d'établissement (le même ou un autre) prend appui sur les discours de parents d'élèves déplorant le fait que les élèves soient « mélangés » ;
- quand, passant sous silence le fait que les dispositifs de remise à niveau (ou soutien, remédiation et autres) étaient mal pensés, voués à l'échec, conçus pour faire croire qu'on s'intéressait aux élèves en difficulté, utilisés pour boucler les services, un chef d'établissement déclare que payer un professeur une heure-poste « pour avoir 3 ou 4 gamins devant soi », c'est gaspiller l'argent de l'État, d'autant que les élèves qui en ont bénéficié n'ont au final pas eu le brevet ;
- quand, au nom de ce critère de rentabilité, un chef d'établissement nie les effets positifs d'innovations menées par des équipes qui se sont emparées de ces coquilles vides pour construire de vrais projets : il est vrai que si un élève en difficulté progresse, reprend confiance en lui, se réconcilie un peu avec l'école, mais n'a pas au bout du compte le diplôme qui permet de classer les établissements, la rentabilité est nulle ;
- quand un chef d'établissement affirme avec force que tout a été fait depuis 30 ans pour les plus faibles, qu'on n'a même fait que ça, et qu'il n'y a eu aucun progrès ; qu'on a laissé tomber les bons élèves, et que résultat : ils vont dans le privé ;
- quand un chef d'établissement dénonce cette tare majeure, dont les enseignants sont bien entendus les premiers responsables : « nous » ne sommes pas ATTRACTIFS.

Matin brun, c'est quand, dans un établissement où tout ou partie de ces choses, ont été dites :

- des enseignants, ravis, opinent du bonnet au discours sur l'attractivité, sur l'argent perdu pour les mauvais, et sur la nécessité de s'occuper enfin des bons élèves ;
- quelques-uns anticipent même le discours du chef d'établissement en rédigeant, à l'insu de leurs collègues, un projet pompeusement nommé « pôle d'excellence », consistant essentiellement en l'instauration d'heures supplémentaires de cours pour les bons élèves (sur les moyens jusque là consacrés à tous ou aux plus faibles, forcément) : le procédé met à mal la démocratie, et le contenu n'en est que plus suspect ;
- d'autres se taisent, ne réagissent pas : c'est vrai, « il » s'y prend si bien qu'on n'a pas le temps d'en placer une, et puis on n'aime pas les conflits, et puis c'est quand même lui, le chef ;
- des voix se font entendre cependant, pour poser des questions jugées cruciales, qui contiennent une demande implicite de plus grande répression : « Que fait-on quand un élève arrive en retard sans billet du CPE ? Que fait-on quand un élève n'a pas son carnet de correspondance ? »

Matin d'bren, c'est ce que se dit un enseignant qui vient d'entendre que, durant toute sa carrière, il a gâché l'argent du contribuable à vouloir faire progresser *tous* les élèves. Il a bien envie de se taire, lui aussi, de laisser passer, il l'a déjà fait, parce que à quoi bon ? On le voyait venir, tout ça ! L'idéologie de la rentabilité, les mesures de la « valeur ajoutée », la carte scolaire, la réduction drastique des moyens de formation continue, la réforme de la formation initiale, les polémiques contre les pédagoges, et la faute aux parents, aux enseignants, à la méthode globale, à la disparition de la bonne vieille grammaire... Oui mais là c'est trop, et se taire, c'est acquiescer. Alors cet enseignant prend la parole, dénonce ce discours insupportable, contre-argumente, espérant que son propos sera relayé, prolongé, car il pense que d'autres partagent son point de vue et attendent juste que quelqu'un (lui, par exemple) commence. Parfois c'est ce qui se passe ; dans un autre établissement, on a balayé d'un éclat de rire l'incitation à devenir attractifs : « Je propose de venir à poil ! » Mais parfois on tombe sur un habile manager de ressources humaines, rompu aux techniques de manipulation de l'auditoire, qui a tôt fait d'imposer le silence au contradicteur par des propos qui l'isolent. Le trublion reçoit comme dernière giflette l'atroce silence de ses collègues.

Matin d'bren, Matin brun : mieux vaut qu'il rentre chez lui pour aller promener son chien roux. Tout ce qu'il peut encore faire, c'est s'arranger pour qu'au milieu du grand silence consensuel, sa sortie fasse du bruit.

Il ne se croit pas plus courageux. Mais davantage sur ses gardes, ça oui. Il sait aussi que la résistance ne peut être solitaire. Alors plus tard, il renouera avec ceux qui auront entendu le bruit de cette sortie et lui auront dit : « On s'est laissé avoir, on n'aurait pas dû laisser passer. »